

ME-ME, PAP-PAP et A-A était aussi très pratiquée, car elle correspond aux trois premières lignes d'une liste de signes souvent utilisée pour se préparer à écrire des noms propres et des expressions brèves.

Quand un jeune apprenti scribe maîtrisait ce niveau, son initiation au sumérien débutait. Cette langue n'était plus parlée depuis le tout début du II^e millénaire avant notre ère ; cela n'a pas empêché qu'elle conserve son importance jusqu'à la disparition de la tradition cunéiforme, au I^{er} siècle de notre ère. Or le sumérien différait fondamentalement des langues sémitiques pratiquées après elle au quotidien en Mésopotamie : l'akkadien et l'araméen. Par exemple, l'expression « ensemble avec tes frères plus âgés » se formulait en sumérien « frères grands tiens pluriel ensemble avec » (*schesch gal-zu-ne-da*), mais en akkadien « ensemble avec frères tes grands » (*itti ahhika rabuti*).

Fidélité aux origines sumériennes

Ces façons différentes de disposer les mots dans la phrase découlent d'abord du fait que les textes sumériens ont été les premiers écrits en cunéiforme, plusieurs siècles avant les textes akkadiens. C'est pourquoi tous les signes cunéiformes se nommaient en sumérien et se décrivaient à l'aide de concepts sumériens. Dans la tradition mésopotamienne, il était donc indispensable d'apprendre d'abord le sumérien pour apprendre à écrire. Un proverbe sumérien du début du II^e millénaire l'exprime : « Un scribe qui ne sait pas le sumérien, mais quel scribe est-ce là ? ».

L'emploi d'une langue morte datant des débuts de la civilisation mésopotamienne avait aussi des motivations idéologiques. Les rois amorrites du début du II^e millénaire avant notre ère – et, partant, l'élite qu'ils recrutaient au sein de leurs familles – descendaient d'un peuple sémite d'éleveurs nomades, arrivé en Mésopotamie après l'époque sumérienne. Ils parlaient l'amorrite au quotidien, mais, pour se donner une légitimité et assurer la continuité culturelle, ils se sont inspirés dans leurs pratiques officielles de celles de leurs prédécesseurs sumériens. Ces rois commandaient ainsi des rapports, réalisés en s'alignant sur la diction, les métaphores et les caractères religieux des rapports anciens.

Jusqu'à la fin de la culture assyro-babylonienne, vers le tournant de notre ère, le

sumérien était la langue dans laquelle les prêtres communiquaient avec les dieux et dans laquelle on pouvait implorer le pardon ou l'aide d'une divinité.

Les maîtres ne confrontaient les apprentis scribes à des textes difficiles que très progressivement. On préférait



5. CE CLOU DE FONDATION en bronze provenant d'Uruk et datant de 2100 avant notre ère environ montre le roi Shulgi portant un panier de briques d'argile. Une inscription en sumérien se lit : « Pour Inanna, la maîtresse de l'Eanna, sa déesse, l'homme fort Shulgi, roi d'Ur, de Sumer et d'Akkad, a rénové l'Eanna et réédifié sa muraille ».

commencer par leur faire étudier une liste de noms propres, sumériens en général, par exemple Bawu-ninam (la déesse Bawu est souveraine) ou encore Bawu-teshgu (la déesse Bawu est ma force vitale). Toutes les listes d'exercices qui nous sont parvenues sont organisées de la même façon :

le début de chaque ligne est signalé par un clou vertical ; une séquence de cinq à six signes suit. Il arrivait, mais c'était le cas surtout dans la ville de Nippur, que l'on écrive en abrégé ; l'analyse de toute une série de textes ainsi rédigés a montré que l'on employait pour cela des noms propres dont l'usage était abandonné depuis longtemps, mais qui étaient néanmoins familiers à tous les anciens apprentis scribes, qui devaient pouvoir les écrire de mémoire et très vite.

Des exercices à base de listes

D'un point de vue didactique, ces exercices à base de listes étaient utiles. Comme les exemples donnés plus haut le montrent, les noms des listes consistaient en de courtes phrases, ce qui permettait d'apprendre les bases de la grammaire et de l'orthographe sumériennes, ainsi qu'un petit vocabulaire. Ces exercices donnaient aussi de premiers aperçus des représentations théologiques et anthropologiques du passé idéalisé de Sumer.

L'apprentissage se poursuivait par d'autres listes pouvant contenir plusieurs milliers d'entrées. Leur format, qui ne comprenait à l'origine qu'une seule liste, s'est enrichi au cours des siècles de plusieurs nouvelles colonnes contenant des explications et des informations supplémentaires (voir la figure 3). Tout cela ne pouvant suffire à appréhender la complexité d'un texte sumérien, les maîtres d'écriture ajoutaient sans doute de nombreuses précisions orales.

Ces listes livrent en outre des indices sur la façon dont le sumérien et l'akkadien ont pu se prononcer. Pour le déterminer, les linguistes rassemblent dans ces textes d'exercices toutes les informations relatives aux valeurs d'un signe syllabique, puis analysent ce qui modifie la voyelle dans toutes les façons d'écrire un ensemble consonne-voyelle.

Une liste de signes très utilisée dans la Mésopotamie de la seconde moitié du II^e millénaire avant notre ère nous a par exemple permis de déduire la prononciation du signe grâce aux deux signes successifs et . Le signe apparaît dans une lettre akkadienne dans une position où le contexte suggère la négation « pas ». Or dans les langues sémitiques, les négations sont en général formées sur le principe d'un « l » accompagné d'une voyelle ; dans l'arabe, par exemple, la vient pour « non ».

Les pratiques variables de l'écriture : le cas des marchands assyriens

S'il est facile d'enfoncer un stylet dans l'argile fraîche pour former des signes en forme de coin, la rédaction de textes littéraires, de recueils divinatoires ou la résolution de problèmes mathématiques nécessitaient des connaissances approfondies dont l'acquisition se faisait en suivant les trois niveaux du cursus scolaire : élémentaire, intermédiaire, avancé.

La plupart des élèves arrêtaient leurs études à la fin du niveau élémentaire, celui au cours duquel ils avaient mémorisé des listes de mots, des tables métrologiques et numériques. Ils étaient alors capables de rédiger de courts textes et d'effectuer des calculs simples.

En outre, l'apprentissage de l'écriture et du calcul, chez un maître ou dans le cadre familial, était adapté au milieu socioculturel dans lequel il était dispensé. Prenons pour exemple les marchands assyriens qui, depuis Aššur, sur le Tigre, pratiquaient le commerce à longue distance

avec l'Anatolie centrale. Ils avaient installé sur place des comptoirs de commerce dont le centre administratif se trouvait à Kaniš, non loin de l'actuelle Kayseri. Là, dans leurs maisons, les archéologues ont mis au jour 22 500 tablettes. Ces textes – des lettres reçues de leurs familles et collègues demeurés à Aššur, des contrats et des notices comptables – datent de la première moitié du XIX^e siècle avant notre ère. Cette documentation privée paléo-assyrienne constitue le premier témoignage écrit d'un système commercial complexe fondé sur des échanges interna-

tionaux. Quelques textes scolaires figurent au nombre des trouvailles : il s'agit de listes de mots, de morceaux de phrases, d'une liste progressive des poids, et surtout de petits exercices de calcul. Contrairement aux écoliers babyloniens du Sud mésopotamien qui avaient une formation plutôt académique, les apprentis marchands assyriens recevaient une formation professionnelle. Les listes lexicales comportent les signes sumériens des métaux et pierres qu'ils négociaient. La table métrologique propose une progression des poids correspondant non seulement à ceux que l'on trouve dans les textes, mais aussi aux poids en pierre exhumés lors des fouilles. Les exercices de calcul proposent des conversions : il s'agit de calculer le poids d'argent nécessaire à l'achat d'un poids d'or, d'étain ou de

cuivre. Les phrases apprises par cœur, proches de la langue parlée, sont celles qui figurent dans la correspondance des marchands et de leurs épouses. Le syllabaire employé par les Assyriens pour écrire leurs tablettes était réduit : pas plus de 150 à 200 signes, le plus souvent des syllabes simples et peu de logogrammes. La quantité de missives découvertes à Kaniš implique qu'une proportion non négligeable de la population assyrienne était en mesure d'écrire. Beaucoup de lettres semblent avoir été écrites sans l'intermédiaire d'un professionnel. En fonction du cursus scolaire suivi, il existait donc une grande variété de pratiques de la langue et de l'écriture.

Cécile Michel

CNRS, Archéologie et sciences de l'Antiquité (UMR 7041), Nanterre

S'agissant de la prononciation de , nous avons aussi un repère. Il apparaît comme substantif dans un autre texte akkadien plus ancien de plusieurs siècles. Il devrait toutefois y figurer sous la forme d'un accusatif (complément d'objet direct), que beaucoup de langues sémitiques marquent par la terminaison « a ». D'autres considérations nous ont en outre appris qu'en vieil akkadien, la marque de la déclinaison est augmentée par un « m ». On en déduit que le signe  a dû se prononcer « am ».

Un dernier indice est livré par une convention de l'écriture cunéiforme : les syllabes du type consonne-voyelle-consonne sont souvent représentées par deux signes syllabiques du type consonne-voyelle et voyelle-consonne, ce qui double donc la voyelle en écriture, mais pas dans la prononciation. Tout cela conduit à conclure que les deux signes  et  se lisaient « la-am », et donc que le signe  se prononçait « lam ». Par des raisonnements similaires, les chercheurs ont aujourd'hui rendu possibles la lecture et la prononciation des textes cunéiformes (voir le site Internet indiqué dans la bibliographie).

Le grand nombre d'homophones du sumérien et d'autres ambiguïtés rendent les prononciations anciennes ainsi reconstituées incertaines, ce dont les linguistes sont bien sûr très conscients. Les significations multiples du système d'écriture et ses règles orthographiques très souples par comparaison à d'autres langues ne permettent pas de tirer des conclusions définitives. Toutefois, dans l'Antiquité, ces ambiguïtés avaient des avantages, car elles permettaient de jouer avec les mots.

Pour gagner du temps et de la place, les fonctionnaires ont en effet commencé à employer des logogrammes – des signes représentant des mots – tandis que les auteurs littéraires ou scientifiques employaient au contraire un style compliqué, non seulement pour manifester leur culture, mais aussi afin de combiner plusieurs niveaux de lectures.

Une chose est sûre, le déchiffrement des textes cunéiformes occupera les assyriologues encore longtemps. Et afin de mieux appréhender ces textes, il faudrait pouvoir leur associer le contexte archéologique de leur découverte. Espérons que ce sera un jour possible. ■



6. CETTE TABLETTE, retrouvée dans les archives de la chancellerie d'Amar-na en Égypte, illustre la diplomatie du II^e millénaire avant notre ère. Le souverain de Mittani (au Nord-Est de la Syrie actuelle) y salue le pharaon Amenhotep III, l'appelant « frère » ; il se considérait donc comme son égal.